

Edith
Bouvier

**Chambre avec vue
sur la guerre**

TÉMOIGNAGE



**Une journaliste
prise au piège
du chaos syrien**

Extrait de la publication

Flammarion

Edith Bouvier

Chambre avec vue sur la guerre

TÉMOIGNAGE

« Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Nous avons tellement fumé que la pièce est nimbée d'un voile de nicotine. Dehors, la lumière du jour pointe à peine et déjà le bruit sourd et grave des obus s'abattant sur la ville reprend. Un premier impact. Je sens le sol bouger, doucement. Un léger tremblement. Celui-là a dû tomber plus loin. »

Février 2012. La journaliste Edith Bouvier lance un appel au secours. Gravement blessée à la jambe dans les bombardements qui ont tué les reporters Marie Colvin et Rémi Ochlik au cœur de la ville assiégée de Homs, en Syrie, la jeune femme a besoin de soins de toute urgence. Avec plusieurs confrères, elle est recueillie par des insurgés syriens au sein d'un dispensaire de fortune du quartier de Baba Amr. Pris au piège, ils tentent le tout pour le tout pour s'échapper en pleine nuit.

Ce livre retrace un parcours hors du commun, dix jours entre la vie et la mort.

Edith Bouvier est journaliste, elle a 32 ans. Passionnée par le monde arabe, elle explore les points chauds de la planète.

Flammarion

Chambre avec vue sur la guerre

Edith Bouvier

Chambre avec vue sur la guerre

Flammarion

© Flammarion, 2012
ISBN : 978-2-0812-8677-1

À William

*Aux Syriens qui m'ont portée sur leur dos, dans leurs bras
ou qui, par leurs mains posées sur mon front, m'ont
redonné la force d'y croire et de me battre*

À mes parents

À Julien

يدق مزرجة يد بكل باب الحمراء وللحرية
Aux mains ensanglantées cèdent les portes de la liberté.

Ahmad Chawki

أنظر كيف تمشي المدينة على
الأطفال، أنظر كيف تطير بهجة أمام
العصفور السجين. ماذا فعلت
المدينة "المدكوكة" بالسكان كي
تبيت بلا شمس؟ أصد إلى مقعدك أيها
السائس، لتحملك خيولك إلى جحيمي.

*Regardez comment cette ville piétine les enfants,
regardez comment la joie s'envole devant l'oiseau
prisonnier. Qu'est ce qu'elle a bien pu faire,
cette ville bondée d'habitants, pour se coucher
sans soleil? Oh cocher, enjambez votre charrette,
que vos chevaux vous mènent dans mon enfer.*

Ounsi el-Hajje

Prologue

Personne ne m'a mis un fusil sur la tempe pour me forcer à partir en Syrie. Personne ne m'a offert des valises de billets. C'est un choix réfléchi, mûri longuement. Rien de fou là-dedans, rien d'insensé. Quand je suis partie en Turquie en décembre dernier, j'étais terrorisée. Au bout de quelques minutes, dans le véhicule qui me rapprochait de la frontière syrienne, le passeur m'a serré le bras en me regardant fixement. « Tu peux faire marche arrière si tu préfères. Il n'y a pas de honte à avoir. » J'ai souri et malgré la boule qui me bouffait l'estomac, je suis restée. Parce que c'était ma place, je n'avais envie d'être nulle part ailleurs.

Écrire ce livre est une épreuve. Mais je sais que je dois en passer par là, comme je sais que je repartirai. Parce que c'est mon métier, la seule chose que je sache faire. Parler, raconter, témoigner pour ne jamais entendre dire *on ne savait pas*. Pour ne pas oublier ces femmes, ces enfants et ces hommes, jeunes, vieux, rebelles, courageux. Cette humanité méprisée et sacrifiée. Ces inconnus qui nous ont tendu la main, hébergés au péril de leurs vies, souri, expliqué leur histoire, d'où ils venaient et

pourquoi ils luttai^{ent}. Ces hommes et femmes, souvent pauvres, qui ne se battent pas pour l'argent et le pouvoir mais pour la liberté. Cet espoir indestructible, au milieu du chaos, en un avenir meilleur. Cette certitude inébranlable dans la justesse de leur combat. Que rien ne pourra les arrêter, que là où ils tomberont, d'autres se lèveront à leur place.

Écrire ce livre est un besoin. Alors que je m'installe devant mon ordinateur, que je me concentre pour me remémorer tous les détails de cette aventure, certains visages, certaines couleurs s'estompent. Ma mémoire s'efface petit à petit. Certains événements se mélangent, se confondent. Je vois William à mes côtés, mais autour, une ombre noire se forme, les contours des personnes se dissipent. Déjà, Latifa¹ disparaît. Ses boucles brunes, ses robes longues et ses jolis yeux tristes. Alors, il me faut les raconter pour ne jamais les perdre. Mettre sur papier une bonne fois pour toutes ces dix jours et avancer. Depuis le retour en France, je n'ai pas fait de cauchemars, ni développé d'angoisses particulières, mais il me faut maintenant passer à autre chose. Laisser cette histoire derrière moi pour pouvoir repartir. Une fois guérie, préparer mon sac et prendre un avion. Écrire de nouveaux reportages, rencontrer de nouvelles personnes, apprendre à leur contact, reprendre ma vie.

Écrire ce livre est une douleur. C'est revoir, au fil des pages, le sourire de Rémi.

1. Pour des raisons de sécurité, certains prénoms ont été modifiés.

Rémi ne feignait pas d'ignorer le danger, au contraire. Il s'était déjà rendu sur de nombreux terrains de guerre, il en connaissait les risques. Mais il n'a pas hésité une seconde, parce qu'il savait, au fond de lui, que c'était là-bas, au milieu d'un quartier assiégé, sous les bombes syriennes, qu'étaient le cœur et le sens de son travail de photoreporter. C'est l'histoire des Syriens, hommes, femmes et enfants qui résistaient au prix de leur vie qu'il venait raconter. Il savait que sa place était là, nulle part ailleurs.

De là-bas, Rémi ne reviendra pas.

Et pour lui, pour ceux qu'il allait rencontrer, nous continuerons. Je continuerai.

1

Mercredi 22 février 2012, 8 h 20

La maison tremble. Le lustre de verre suspendu au plafond, juste au-dessus de nous, vacille dangereusement. Quelques débris de peinture et d'enduit du plafond nous tombent dessus. Les fenêtres de la cuisine explosent avec le souffle. Les roquettes de 122 mm, les fameuses Katioucha, tirées par l'armée syrienne, pleuvent sur nos têtes.

Heureusement pour nous, le centre de presse dans lequel nous avons été installés la veille est au rez-de-chaussée d'un petit immeuble de trois étages, censés nous protéger en amortissant le choc des bombes.

Quelques secondes de répit, une deuxième bombe tombe, plus près encore. Les activistes syriens qui sont avec nous mesurent immédiatement le danger. Tout le monde s'agite dans la maison.

Le troisième obus explose. Le militaire fidèle à Bachar, à l'autre bout du viseur, ajuste son tir. Les déflagrations se rapprochent. Il faut partir, vite.

Le temps de jeter toutes nos affaires dans nos sacs, nous nous précipitons vers la porte. Marie Colvin et Rémi Ochlik sont les premiers à sortir et à gagner la petite rue devant la maison. Je perds quelques instants à tergiverser. Dois-je prendre ou laisser mon sac ? Envie de tout garder avec moi, au cas où la maison serait détruite, pour pouvoir bosser au plus vite. Mais il faudrait peut-être rester léger afin de pouvoir se déplacer plus rapidement que les bombes. Quelques secondes à peine de réflexion.

William Daniels, mon compagnon de voyage, et Javier Espinosa sont à quelques mètres de là, contre le mur. Javier est espagnol, c'est le correspondant régional du quotidien *El Mundo*. Il est arrivé avec nous la veille au soir. Quelques heures à peine pour se présenter, assez pour sentir son expérience du terrain.

De l'autre côté de la pièce, Paul Conroy est debout, derrière le frigo. Très grand et fin, les cheveux gris, il est photographe au *Sunday Times*, avec Marie Colvin. Marie, nous n'avons pas vraiment eu le temps de faire sa connaissance mais sa réputation de grand reporter de guerre l'a devancée. Elle est partout, tout le temps. Là où personne ne parvient à entrer, Marie trouve le moyen de pénétrer. C'est une bosseuse, une vraie. Et sa célèbre blessure à l'œil n'est pas pour rien dans la légende qui la précède. J'ai cru rêver quand, la veille au soir, je l'ai vue débouler avec son grand manteau noir Prada autour des épaules, loin du cliché de la baroudeuse en treillis. En un éclair, j'ai reconnu sa grande silhouette d'un chic absolu au milieu de ce salon qui empestait la cigarette froide et la transpiration. Je me suis retournée vers Rémi.

Pas besoin de parler, c'était bien elle, Marie Colvin, qui venait d'entrer dans la pièce. Avec Paul, cela fait plusieurs jours déjà qu'ils sont ici. Quand Jean-Pierre Perrin, grand reporter à *Liberation*, est rentré au Liban, elle aurait dû l'accompagner mais l'annonce de l'arrivée de nouveaux journalistes a piqué sa fierté. Elle sera la dernière à quitter les lieux, quel qu'en soit le prix.

Une nouvelle détonation retentit. Le bruit est assourdissant. Les derniers carreaux de la vitre de la cuisine volent en éclats. Mes tympans résonnent. Cette fois, la bombe est tombée tout près. Tout le monde se fige. Les murs tremblent à nouveau. Instinctivement, je me recroqueville.

Ali Othman et Saleh S., deux des activistes syriens, nous hurlent de retourner dans le salon, de nous cacher. Alors que nous nous dirigeons vers la porte, pour sortir de cet enfer, nous faisons demi-tour, la panique au corps.

Mais où se planquer dans ce salon désespérément vide ? Comment se protéger sans savoir d'où va venir le danger ? Paul est adossé à un mur, près d'un petit tas de matelas. William est dans un recoin, à quelques mètres de moi. Rester dans le salon avec les autres ou me faufiler dans la salle de bains attenante au salon, une toute petite pièce sans fenêtre, et qui semble un bon abri ? Sortir, rentrer, me coucher ? Je n'en sais rien.

J'hésite, je ne bouge pas. Et je reste au centre de la pièce, en face de la porte d'entrée. Au moment où Marie et Rémi remontent les marches pour pénétrer dans l'appartement, une nouvelle bombe explose.

Quelques millièmes de secondes. Tout vacille. Cette fois, la maison est touchée.

J'ouvre péniblement les yeux. Une fumée épaisse et âcre me pique le nez. Elle s'est répandue dans tout l'appartement. Je n'y vois rien. Je suis allongée sur le dos, sur ce qui me semble être une table basse. Une horrible douleur me cisaille la jambe gauche. J'essaie de me relever. La douleur est plus forte encore. Je touche ma cuisse. Un liquide poisseux me souille la main. J'arrive à relever la tête, puis, doucement, à me mettre sur les fesses. Ma cuisse enfle à vue d'œil, elle a triplé de volume. Le sang coule de mon pantalon. Je ne vois pas d'où s'échappe tout ce sang. Dans la panique, mon premier réflexe est de bouger les pieds. Vérifier que, malgré la douleur, mes membres sont encore là.

Avec toute cette fumée, je ne vois personne. Seuls quelques bruits diffus me font deviner que je ne suis pas seule. J'essaie de me lever. Ma jambe gauche me fait trop mal, impossible de prendre appui dessus. Où est William ? Je l'appelle, désespérément. Aux nouvelles, mais aussi au secours. Où est-il ? Comment va-t-il ? Peut-il venir m'aider ?

L'instant d'avant, il n'était qu'à quelques mètres de moi, mais je ne le vois plus. Je hurle son nom. Il me répond. Il n'est pas loin. Il s'est faufilé au son de ma voix pour me rejoindre. Il ne semble pas blessé. Il me parle, me rassure, évalue mon état.

Petit à petit, le nuage de poussière se dissipe. Le salon est jonché de gravats, le lustre s'est fracassé en mille morceaux de verre. Les matelas rouges sont éventrés, déchiquetés. Des morceaux de mousse intérieure sont maintenant à découvert là où le tissu a été arraché. Toute la pièce semble recouverte d'une immense toile de gris,

de dégradés de gris sombres. On ne distingue presque plus rien. Tout n'est que désolation, champ de ruines.

William passe son bras autour de ma taille et me tire vers le haut pour essayer de me mettre debout. Grâce à lui, je parviens à atteindre la porte d'entrée. Devant nous, sur les marches, Marie et Rémi sont allongés. Je m'appuie sur le mur, muette. William se jette sur eux.

Face contre terre, je ne vois que le beau profil de Rémi. Ses yeux fermés, il semble s'être seulement évanoui. William s'assied à côté de lui. Il lui parle, lui tapote la joue pour le faire réagir, le réveiller. De Marie, on ne voit que la chevelure blonde. Leurs corps semblent transformés en statues. Leurs paupières ne bougent pas. Leurs yeux désespérément fermés. Aucun souffle ne semble sortir de leurs bouches. Ils sont immobiles, rigides. Impossible d'y croire. Ils vont forcément se réveiller. Ce n'est qu'une question de secondes, de minutes.

J'ai beau lutter, je sais. Au fond de moi, je sens qu'ils ne sont déjà plus là. Je veux continuer d'y croire et si je le pouvais, j'aiderais William. Mais dès la première seconde, je sais. Ils sont morts. Notre ami est mort. Cette reporter de légende, que l'on a crue invincible, est morte. Là, à quelques mètres à peine.

Un Syrien vient nous chercher. Il nous dit qu'il ne faut pas rester là, qu'on ne peut rien faire pour eux, que c'est trop tard. Une voiture de l'armée syrienne libre va arriver. En attendant, on doit rentrer, se mettre à l'abri dans la salle de bains. À contrecœur, William quitte les corps sans vie de Rémi et de Marie. Il me rejoint. On ne dit rien, nos regards suffisent. Notre peine est là, cachée au fond de nos rétines, pas encore libérée.

Il m'attrape par la taille et m'amène jusqu'à la minuscule pièce, bunker de fortune. Cinq mètres carrés aveugles recouverts du sol au plafond de carrelage bleu ciel. Ici, presque pas de poussière, le sol est propre, les carrés bleus brillent dans la pénombre. À l'entrée, les débris d'une ampoule gisent au sol. La petite pièce est déjà bondée. Tout le monde s'y est réfugié. Nous sommes tous debout, les uns contre les autres, collés au mur, le plus loin de l'entrée possible, à attendre. Attendre quoi ? Les secours ? Une autre explosion ?

Les bombardements ont cessé. Comme s'ils avaient eu ce qu'ils voulaient. Pour combien de temps ? Personne n'en sait rien. Les Syriens chuchotent. Les minutes s'égrènent et ma jambe se rappelle à mon bon souvenir. La souffrance a cela de bon qu'elle occulte en partie Rémi, Marie et leur corps momifiés. Paul est là. Javier non. Je ne l'ai pas vu depuis l'explosion. Je n'ose pas poser la question à William. Nous n'avons pas pu perdre encore l'un des nôtres.

Ces minutes me paraissent des heures. J'ai mal. Le sang a maintenant entièrement recouvert mes chaussettes. La veille, nous nous étions déchaussés en arrivant et nous avons laissé devant la porte nos chaussures, mes vraies premières baskets de reporter, noires avec des rayures jaunes, que j'avais moi-même peintes en noir pour plus de discrétion. Je les adorais, même si William avait dû découper un bout des semelles, car je les avais achetées trop petites pour mes grands pieds.

Au-delà de la douleur, je suis complètement terrifiée. Je me tiens à William, pour tenir debout et pour rester

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELKN000441.N001
Dépôt légal : octobre 2012

